

Extase et transe dans les Chants Indiens de Stockhausen

Si l'« extase » a étymologiquement partie liée avec l'action de « faire sortir, de mettre hors de soi, de placer debout », on peut dire de la partition d'*Indianer Lieder* qu'elle intègre effectivement une dynamique du déplacement et du surgissement de l'être par l'intérieur du son.

Débutant l'œuvre par la fusion des voix sur un Do, Stockhausen procède, durant soixante minutes, à la séparation de l'unisson initial par déploiements minutieux. Il décentre la ligne vocale de son territoire initial grâce à des ritournelles et des répétitions lesquelles préparent à désirer l'apparition d'une nouvelle note polaire et à nous faire surgir dans la lumière d'une sphère toujours légèrement plus éloignée. C'est cette épiphanie régulière conduite de main de maître qui élabore une montée minutieuse vers l'extatique.

Le passage d'un chant à l'autre y est particulièrement sensible : passage d'un poème à un autre, à une ronde autre, d'autres tempis, d'autres nuances. Ces passages sont jubilatoires, qu'ils transfigurent la danse pour du soleil, l'imitation d'un loup ou la volière des oiseaux... Comme dans tout apprentissage la maîtrise nouvellement acquise confère une impression de progression rapide, de facilité et de plus grande légèreté.

Lorsqu'on atteint, dans *Indianer Lieder*, le déploiement de la série des douze sons, ayant appris à les goûter l'un après l'autre, la mélodie est à maturité. La composition rigoureusement structurée laisse respirer largement l'interprétation des chanteurs dans une fluidité d'espaces aléatoires. On pense alors à la musique des sphères, à la lumineuse transparence du brouillard en suspension dans la peinture chinoise. On se prend à penser que c'est peut-être cela « se placer debout » : tourner plusieurs fois de l'intérieur de soi vers l'extérieur de soi, se maintenir par des battements d'ailes, des ritournelles et des fragments polyrythmiques avec des variations de timbres qui densifient l'espace sur lequel on s'appuie, pour se tenir au centre de cette force centrifuge et... grandir.

La transe (transi de vie) désigne, elle, le trépas et l'« aller au-delà ». Dans le chant elle est ici perceptible quand, au sortir d'une ritournelle, deux voix s'accolent brusquement en huit petites syllabes suivies d'une consonne où tremblote un halot de souffle : *Ahhhhh... Watt uuu... a(souffle)...* *Winddddd*. Elle devient insistante dans le battement tellurique de deux voix au demi-ton répétant... *where, I, sit*. Elle ouvre un trou dans le ciel avec un appel de « nom magique » ou par la fulgurante mémoire d'un cri d'oiseau dans le couchant.

C'est enfin l'espace même de la représentation scénique d'*Indianer Lieder* qui accède à une forme de transe quand survient notre séparation radicale d'avec les voix et la résonance de leur envol hors les murs.

Christine Dormoy

pour la Cité de la Musique 1/01/2006